



**Cipango**

Cahiers d'études japonaises

22 | 2015

Du particulier et de l'universel

---

## Le développement de la science économique au Japon dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les premiers travaux japonais en histoire économique

*The Emergence of Economics in Japan during the Second Half of the Nineteenth Century and the First Japanese Works on Economic History*

Alexandre Roy

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cipango/2627>

DOI : 10.4000/cipango.2627

ISSN : 2260-7706

### Éditeur

INALCO

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

ISSN : 1164-5857

### Référence électronique

Alexandre Roy, « Le développement de la science économique au Japon dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les premiers travaux japonais en histoire économique », *Cipango* [En ligne], 22 | 2015, mis en ligne le 08 février 2019, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/2627> ; DOI : 10.4000/cipango.2627

---



Cipango – Cahiers d'études japonaises est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

# **Le développement de la science économique au Japon dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les premiers travaux japonais en histoire économique**

*The Emergence of Economics in Japan during  
the Second Half of the Nineteenth Century and  
the First Japanese Works on Economic History*

Alexandre ROY  
CEJ, Inalco

À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, un Japon fort différent de celui que les puissances occidentales avaient découvert un demi-siècle plus tôt s'affirmait au monde. Dans les domaines politiques et économiques, sa nouvelle force éclatait au grand jour, sortant vainqueur de conflits avec les grands empires chinois (1895) et russe (1905), exportant ses fils de soie aux quatre coins du monde, ses cotonnades et son charbon en Asie, développant ses manufactures, son chemin de fer, modernisant sa flotte marchande et ouvrant même son premier complexe sidérurgique (1901)... Quelque peu à l'ombre de ces exploits incessants, dans les bibliothèques, les salles de classe et les universités du pays, sous la plume des intellectuels, sur les bureaux des puissants et jusque dans les conversations des dilettantes anonymes, s'activait une dynamique bien plus puissante et profonde : le développement de la pensée

scientifique moderne au Japon. Dans ce mouvement, la discipline économique était au cœur des attentions : les penseurs, comme Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901), les dirigeants politiques, comme Ōkuma Shigenobu 大隈重信 (1838-1922) et les riches hommes d'affaires, comme Shibusawa Eiichi 渋沢栄一 (1840-1931), tous se passionnaient pour l'économie politique occidentale, discutaient de son intérêt, de ses applications et de ses développements. Ils aspiraient surtout à la développer eux-mêmes. Cette science nouvelle recelait une des clés de l'avancée occidentale et fut placée au cœur du « développement civilisationnel » (*bunmei kaika* 文明開化)<sup>1</sup> dans lequel le pays se lançait.

Si la volonté de développer la science économique moderne au Japon était extrêmement forte au sein des élites, la difficulté de la tâche n'en restait pas moins immense. Il fallait étudier et traduire massivement les corpus étrangers inconnus jusqu'alors afin de développer la discipline. Les intellectuels japonais durent ainsi successivement apprendre une ou plusieurs langues occidentales, lire et comprendre les développements scientifiques les plus généraux comme les plus précis avant de s'attacher à les transcrire en japonais, les synthétiser et développer leurs propres recherches en la matière... Tout cela fut réalisé en moins d'un demi-siècle, en l'espace de deux générations de scientifiques, ce que nous allons voir ici.

Bien que l'importance cruciale de ce processus intellectuel pour la construction du Japon moderne ait pu être remarquée par certains travaux, il nous semble qu'elle

---

1. Expression popularisée par Fukuzawa Yukichi dans son *Guide au sujet de la Civilisation* (*Bunmeiron no gairiyaku* 文明之概略) publié en 1875. Voir aussi l'explication donnée dans MIYANAGA Takashi 宮永孝, *Shakai-gaku denrai kō. Meiji taishō shōwa no nihon shakaigaku-shi* 社会学伝来考 明治・大正・昭和の日本社会学史 (Legs pour la sociologie. Une histoire de la sociologie japonaise, pendant les ères de Meiji, Taishō et Shōwa), Tōkyō, Kadokawa gakugei shuppan 角川学芸出版, 2011, p. 31.

n'a pas encore été reconnue à sa juste valeur<sup>2</sup>. Les travaux occidentaux assimilent ainsi généralement la chose à une sorte de « suivisme »<sup>3</sup>... Dans les travaux japonais – bien plus nombreux et étayés (avec les œuvres de Hori Tsuneo 堀経夫 [1897-1981]<sup>4</sup> et Sugihara Shirō 杉原四郎 [1920-2009]<sup>5</sup> comme références) – l'expression même de « suivisme » est introuvable et les termes d'« introduction » ou de « réception » (qui présentent les acteurs japonais comme passifs) sont eux-mêmes peu utilisés : il est plus naturellement question du « développement de la pensée économique au Japon ». Le « suivisme » paraît si hors de propos qu'il n'est pas même l'objet de contre-démonstration : seul Sugihara Shirō a ressenti le

---

2. Pyle a montré l'influence de l'école historique allemande sur l'univers politique japonais de manière générale, mais sa manière de voir les choses sous le jour du simple « suivisme » pose problème (voir ci-après). Kenneth B. PYLE, "Advantages of Followership: German Economics and Japanese Bureaucrats, 1890-1925", *The Journal of Japanese Studies*, vol. 1, n° 1, 1974, pp. 127-164. Les auteurs japonais ne prennent généralement pas la peine de souligner la précocité des travaux de leurs prédécesseurs puisqu'il s'agit pour eux d'une évidence bien connue. En langue anglaise, le lecteur intéressé pourra se reporter au livre collectif japonais suivant : SHIONOYA Yuichi (ed.), *The German Historical School*, London, Routledge, 2000 (voir particulièrement : NISHIZAWA Tamotsu, "Lujo Brentano, Alfred Marshall, and Tokuzo Fukuda: the Reception and Transformation of the German Historical School in Japan", pp. 155-172).

3. Kenneth Pyle a ainsi malheureusement reproduit « scientifiquement » le stéréotype national dépréciatif du « suivisme » imposé au Japon (cf. K. PYLE, *op. cit.* 1974). Cette vision imprègne traditionnellement toute histoire de la science au Japon – teintant indirectement même une partie de celle écrite par les Japonais –, y compris celle de James R. Bartholomew (malgré ses bonnes intentions ; cf. J. R. BARTHOLOMEW, *The Formation of Science in Japan. Building a Research Tradition*, Yale University Press, 1989).

4. HORI Tsuneo 堀経夫, *Meiji keizai shisō-shi* 明治経済思想史 (Histoire de la pensée économique de Meiji), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha 日本経済評論社, 1991 (éd. augmentée, 1<sup>ère</sup> édition en 1975).

5. SUGIHARA Shirō 杉原四郎, *Nihon keizai shisō-shi ronshū* 日本経済思想史論集 (Recueil sur l'histoire de la pensée économique au Japon), Tōkyō, Mirai-sha 未来社, 1980. Du même auteur : *Nihon no keizai shisōka-tachi* 日本の経済思想家達 (Les penseurs économistes japonais), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha, 1990 ; SUGIHARA Shirō et al., *Nihon no keizai shisō yonhyaku-nen* 日本の経済思想四百年 (Quatre cents ans de pensée économique japonaise), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha, 1990, p. 1-208.

besoin d'exprimer son rejet de ce point de vue, et cela spécifiquement dans le cadre de sa seule publication de langue anglaise<sup>6</sup>. Pour Sugihara, comme pour nous et l'ensemble des historiens japonais, on ne peut concevoir le développement de la science économique moderne au Japon qu'en embrassant d'abord sa dimension endogène : les intellectuels japonais n'étaient pas de simples « réceptacles » ou « copistes » mais de véritables producteurs de connaissances, formant des dizaines et des centaines de disciples œuvrant par la suite dans l'ensemble de la société (État, entreprises, société civile, etc.) – à l'image de la « nébuleuse réformatrice » que Bernard Thomann montre à l'œuvre concernant l'avènement d'un « État social » au Japon à partir des années 1880<sup>7</sup>.

Cette dynamique fut si foisonnante et riche qu'elle est impossible à synthétiser. L'ouvrage de Horie Tsuneo, pourtant le plus complet, se trouve ainsi obligé de focaliser sur un débat précis de l'ère de Meiji (protectionnisme contre libéralisme) avant de présenter une sorte de catalogue des idées et des auteurs de la période, ce qui donne une image éclatée d'un grand élan intellectuel en cours de structuration (problème sensible également dans les travaux de Sugihara). Nous nous contenterons ici de produire un échantillon de cet élan, en étudiant précisément le développement au Japon de la méthode historique appliquée à l'économie.

Pour ce faire nous présenterons d'abord les acquis nationaux en matière économique dont les intellectuels japonais jouissaient au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Juchés sur les épaules de leurs prédécesseurs, ils s'éprirent d'abord de ladite « école classique » dans les années 1860 et 1870, mais développèrent rapidement un intérêt particulier pour la méthode historique, de plus en plus dominante au niveau mondial. Cela nous amènera à étudier spécifiquement les trois premiers essais japonais en histoire économique, par Amano Tameyuki 天野為

---

6. SUGIHARA Shirō, "Introduction", in SUGIHARA Shirō and TANAKA Toshihiro (ed.), *Economic Thought and Modernization in Japan*, Cheltenham/Northampton (UK/USA), Edward Elgar, 1998, p. xi.

7. Bernard THOMANN, *La Naissance de l'État social japonais*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 2015, 450 p.

之 (1861-1938), Tajiri Inajirō 田尻稲次郎 (1850-1923) et Fukuda Tokuzō 福田徳三 (1874-1930)<sup>8</sup>, que nous présenterons et critiquerons.

### **Les dispositions intellectuelles japonaises concernant les problèmes « économiques » au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle**

« Tenir l'État et sauver le peuple »<sup>9</sup>, voilà le slogan impérial chinois qui donna sous sa forme abrégée (« organiser et sauver » 經濟, *keizai* en japonais, *jinji* en chinois) la traduction de l'expression actuelle d'« économie » (« économie politique » au XIX<sup>e</sup> siècle). La maxime exprimait, dans la plus pure tradition confucéenne, la nécessité morale pour l'empereur d'organiser administrativement la lutte contre les famines : « “Nourrir le peuple” (*yang min*) [ayant] toujours été considéré comme

---

8. Nous excluons le cas d'Uchida Ginzō 内田銀蔵 (1872-1919) dans la mesure où le recueil de son cours d'*Histoire économique du Japon* publié par l'École spéciale de Tōkyō en 1902 était tronqué, limité à la période antique (dans sa postface Uchida expliqua ne pas avoir eu le temps de finir la rédaction avant d'entreprendre un long voyage en Europe). Cet ouvrage ne nous a pas semblé pouvoir être comparé à ceux, achevés, d'Amano, Tajiri et Fukuda et nous semble mériter un examen particulier distinct de celui présenté ici.

9. 經国済民 (chinois : *jingguo jimin* ; japonais : *keikoku saimin*). L'expression avait quelques variantes, dont la plus récurrente était « tenir le monde [d'ici-bas] et sauver le peuple » 經世済民 (C. : *jinsbi jimin* ; J. : *keisei saimin*). Remontant à la dynastie des Jin (de 260 à 420), il fut surtout employé à partir de la dynastie des Tang (de 618 à 907), de plus en plus sous sa forme abrégée. Cf. FENG Tianyu 馮天瑜, « Chūgokugo nihongo seiyōgo kan no sōgo denpa to hon.yaku no purosesu ni okeru “keizai” to iu gainen no henshen » 中国語日本語西洋語間の相互伝播と翻訳のプロセスにおける「経済」という概念の変遷 (L'évolution du concept d'« économie » dans ses traductions et transferts entre les langues chinoise, japonaise et occidentales), *Nihon kenkyū* 日本研究, n° 31, 2005, p. 162.

une responsabilité fondamentale du gouvernement impérial »<sup>10</sup>. Faire évoluer ce principe moral vissé au cœur du régime impérial impliquait de vouloir modifier le régime... une critique qui resta impossible en Chine. Il en fut autrement au Japon où, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les penseurs prirent progressivement leurs distances vis-à-vis du modèle confucéen (comme Dazai Shundai 太宰春台, Satō Nobuhiro 佐藤信淵 puis Honda Toshiaki 本多利明)<sup>11</sup>. L'expression « organiser et sauver » (*keizai*) commença à désigner non plus seulement l'obligation d'une action urgente contre la famine et la misère, mais aussi et de plus en plus l'ensemble des phénomènes et conditions permettant l'*augmentation pérenne* de la production et la circulation des produits agricoles et artisanaux.

De manière générale, le mépris des catégories sociales des marchands et des artisans qu'impliquait la pensée confucéenne était bien prégnant dans le Japon du shogounat des Tokugawa (1603-1867). Or, les penseurs japonais, face au problème récurrent du déficit financier de leurs seigneuries, recommandèrent de plus en plus l'association du pouvoir politique à ces catégories sociales pour développer la production et le commerce – une politique de plus en plus suivie à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Se développa ainsi une pensée originale pour élaborer les moyens politiques du développement économique : le *kokueki* 国益, qui pourrait être traduit selon les textes et contextes par « intérêt national » ou même « intérêt général » (originellement à l'échelle du territoire seigneurial, puis

---

10. « *Yangming* » en chinois, « *yōmin* » en japonais 養民 ; “Nourishing the People” was always considered as a fundamental responsibility of the imperial government”. Pierre-Étienne WILL, *Bureaucracy and Famine in Eighteenth Century China*, Stanford University Press, 1990 (traduction et version augmentée de *Bureaucratie et famine en Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, EHESS et Mouton, 1980) ; voir aussi Pierre-Étienne WILL and Bin R. WONG (eds), *Nourish the People*, Ann Harbor, Michigan University Press, 1991.

11. Voir la première partie de SUGIHARA Shirō *et al.*, *op. cit.*, 1990. Au sujet de la pensée de Honda Toshiaki, voir Annick HORIUCHI, « Honda Toshiaki ou l'Occident comme utopie », in Annick HORIUCHI, Frédéric GIRARD et Mieko MACÉ (dir.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : paysage intellectuel du Japon, xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles*, Paris-Genève, Droz, 2002, p. 411-444. En français, voir aussi l'ouvrage de Jean-François Soum, tiré de sa thèse de doctorat : Jean-François SOUM, *Nakae Tōju (1608-1648) et Kumazawa Banzan (1619-1691). Deux penseurs de l'époque d'Edo*, Paris, Collège de France, 2000.

par extension à l'échelle de tout le territoire gouverné par le régime shogunal)<sup>12</sup>. Un tel « tournant » en faveur d'une politique commerciale et productive fut tenté au niveau de l'administration shogunale par Tanuma Okitsugu 田沼意次 dans les années 1770 et 1780, mais les catastrophes des années 1783-1787 (mauvaises récoltes et grandes famines) eurent raison de lui et de sa politique. Son successeur à la tête du shogunat (Matsudaira Sadanobu 松平定信) lança une grande réaction conservatrice (les célèbres « Réformes de l'ère de Kansei », *kansei kaikaku* 寛政改革), ordonnant à partir de 1790 un repli radical sur le néoconfucianisme (*shushigaku* 朱子学). Cela constitua un obstacle majeur à la poursuite du développement de la pensée économique au Japon, précisément au moment où en Europe occidentale « l'économie politique » murissait à travers les œuvres fondatrices du classicisme (Adam Smith, Jean-Baptiste Say, Thomas Malthus, David Ricardo) puis celles de l'école historique (à partir des années 1830 en Allemagne).

Ce ne fut qu'avec l'effondrement du régime shogunal au cours des années 1860 (sous la pression des puissances occidentales et sous les coups des principautés de Chōshū et Satsuma – qui avaient persévéré dans leurs politiques commerciales et productives) que la science économique occidentale devint ouvertement accessible aux intellectuels japonais. À ce moment, le travail de mutation effectué préalablement par ces derniers sur les concepts du « organiser et sauver » (*keizai*) et de « l'intérêt national » (*kokueki*) porta ses fruits : l'« économie politique » fut aussitôt comprise et traduite en tant que « *keizai* », sans opposition<sup>13</sup> alors que

---

12. Fujita Teiichirō a mis en avant cette évolution dès 1966 mais n'obtint alors que peu d'échos, il a publié un approfondissement de son travail en 1998 : FUJITA Teiichirō 藤田貞一郎, *Kokueki shisō no keifu to tenkai* 国益思想の系譜と展開 (L'origine et le développement de la pensée de l'intérêt général), Ōsaka, Seibundō shuppan 清文堂出版, 1998, 396 p. Pour un travail récent et en anglais, voir OCHIAI Kō, "The Shift to Domestic Sugar and the Ideology of 'The National Interest'", in Bettina GRAMLICH-OKA and Gregory SMITS (eds), *Economic Thought in Early Modern Japan*, Boston, Brill, 2010, pp. 89-110.

13. Nishi Amane proposa l'expression, hésitant et discutant beaucoup avec ses contemporains. Cf. FENG Tianyu, *op. cit.*, 2005.



d'autres concepts furent plus délicats à intégrer (comme celui de « société »)<sup>14</sup>. La rapidité et la quantité des traductions d'œuvres économiques<sup>15</sup> utilisant l'expression « *keizai* » à partir des années 1860 attestent de cette édifiante facilité à assimiler la science économique occidentale pourtant si nouvelle, complexe et diverse (en Chine, la chose semble avoir été beaucoup plus difficile et tardive<sup>16</sup>).

De fait, comme le dit Tessa Morris-Suzuki, « la pensée économique occidentale apparut non comme une chose étrange et incompréhensible, mais comme un ensemble de connaissances composé de nombreuses branches pouvant être reliées à, et greffées sur, le corpus préexistant de la pensée japonaise »<sup>17</sup>. Plus précisément, nous allons voir combien ces avancées japonaises ont permis aux penseurs de l'archipel d'appréhender aisément les avancées réalisées par leurs collègues occidentaux, tant de ladite « école classique » (plutôt franco-britannique) que de ladite « école historique » (plutôt allemande).

---

14. MIYANAGA Takashi, *op. cit.*, 2011, p. 50-53 ; KAWAI Takeo, *op. cit.*, 2003, p. 55-56 ; AKIMOTO Ritsuo 秋元律郎, *Nihon shakaigaku-shi* 日本社会学史 (L'histoire de la sociologie japonaise), Tōkyō, Waseda daigaku shuppan-bu 早稲田大学出版部, 1979, p. 9-16 ; ou encore FUKUTAKE Tadashi 福武直, « Nihon shakaigaku » 日本社会学 (La sociologie japonaise), in ATOJI Yoshio 阿閉吉男 et NAITŌ Kanji 内藤莞爾 (dir.), *Shakaigaku-shi gairon* 社会学史概論 (Introduction à l'histoire de la sociologie), Tōkyō, Keisō shobō, 2000, p. 420-423. En français, voir Anne GONON, « État de la sociologie au Japon », in Christian GALAN et *idem*, *Le Monde comme horizon : L'état des sciences humaines et sociales au Japon*, Arles, Picquier, 2008, p. 300-302.

15. SUGIYAMA Chūhei, "The Development of Economic Thought in Meiji Japan", *Modern Asian Studies*, vol. 2, n° 4, 1968, p. 334.

16. Voir notamment cette éloquent étude de cas : MORI Toshihiko, "Liang Qichao and Western Modernity: An Analysis of His Translations of the Term 'Political Economy'", in Joshua FOGEL (ed.), *The Role of Japan in Jiang Qichao's Introduction of Modern Western Civilization to China*, Berkeley, University of California, 2004, pp. 15-39.

17. "Western economic thought appeared not as something utero alien and incomprehensible, but as a body of knowledge containing many branches that could be related to and grafted on to the existing stock of Japanese thought". Tessa MORRIS-SUZUKI, *A History of Japanese Economic Thought*, New York, Routledge, 1989, p. 43.

## De l'école classique (1867-1888) à l'école historique (1889-1907)

Le premier ouvrage économique étranger publié au Japon le fut en 1867, quelques mois avant la fin du shogunat et la proclamation du nouveau régime impérial. Son traducteur était Kanda Takahira 神田孝平 (1830-1898), le directeur du « Bureau d'étude des livres barbares » (*bansho shirabesho* 蕃書調所) fondé par le shogunat en 1856. Il s'agissait de *Outlines of Social Economy* par William Ellis (1800-1881), un manuel publié en 1846 et issu de la mouvance classique britannique, ayant connu assez d'échos pour être traduit en néerlandais en 1862. C'est cette version que Kanda traduisit en japonais<sup>18</sup>. Le titre japonais était fidèle à l'original et consacrait le terme *keizai* pour parler d'économie : « Une introduction à l'économie » (*keizai shōgaku* 経済小学). Quelques mois après cette première publication, une deuxième suivit, de la main de Fukuzawa Yukichi. Elle était présentée comme la traduction de « l'ouvrage d'économie de M. Chambers » (*Chanburu-shi no keizai-sho* チャンブル氏ノ経済書) mais il s'agissait en réalité de la traduction synthétique d'une œuvre de John H. Burton publiée par les frères Chambers (*The Educational Course, Political Economy for use in schools, and for private instruction*), teintée manifestement aussi d'une autre source (Francis Wayland, *Elements of Political Economy*)<sup>19</sup>. Le titre consacrait encore une fois l'expression *keizai* pour parler d'économie, Fukuzawa expliquant que l'ouvrage traduit distingue « social

---

18. Les interprètes du shogounat étant spécialisés dans les dialectes néerlandais puisque le Royaume des Pays-Bas resta, jusqu'en 1858, le seul pays non asiatique à entretenir des relations officielles avec le Japon.

19. Les Chambers ont longtemps été pris pour les auteurs de l'ouvrage traduit, puis on a cru y déceler la marque de Francis Wayland (comme Kawai Takao encore en 2003 ; cf. KAWAI Takao 川合隆男, *Kindai nihon shakaigaku no tenkai* 近代日本社会学の展開 (Le développement de la sociologie japonaise moderne), Tōkyō, Kōsei-sha Kōseikaku 恒星社厚生閣, 2003, p. 42), mais Albert M. Craig a récemment montré que la plupart du texte provient de l'œuvre de John Hill Burton. Cf. Albert M. CRAIG, *Civilization and Enlightenment: The Early Thought of Fukuzawa Yukichi*, Cambridge Massachussets, Harvard University Press, 2009, particulièrement pp. 58-82. Pour les travaux japonais sur ces premières traductions, voir notamment MIZUTA Hiroshi, "Introduction", in MIZUTA Hiroshi (ed.), *Western Economics in Japan: The Early Years*, vol. 1, Bristol, Thoemmes Press, 1999, p. v-xi.

economy» ソシヤルエコノミー et « political economy » ポリチカルエコノミー, précisant que cette dernière relève des « affaires touchant à la tenue de l'État et au secours matériel à apporter au peuple » (*keikoku saisei* 経国済世), alors que la première relève d'un ensemble beaucoup moins clair pour Fukuzawa : « depuis la manière de se comporter en société, comment chaque pays se constitue, les relations internationales, les fondements et l'organisation des gouvernements, le Droit, les mœurs et l'éducation populaire, etc.<sup>20</sup> ».

Par la suite, une dizaine de traductions suivit dans les années 1870. Parmi elles, beaucoup d'ouvrages contemporains de langue anglaise, avec pour auteurs des noms plus ou moins oubliés aujourd'hui<sup>21</sup> et de grands noms demeurés célèbres : Auguste Comte (1798-1857) en 1870, John S. Mill (1806-1873) partiellement en 1870 puis intégralement en 1875<sup>22</sup>, Jean-Baptiste Say (1767-1832) en 1873, Thomas Malthus (1766-1834) en 1876 et Frédéric Bastiat (1801-1850) en 1877. L'influence britannique et libérale était écrasante, mais en lisant la production anglo-saxonne les auteurs japonais furent amenés à découvrir quelques ouvrages relevant du courant historique. Ainsi, le premier auteur historiciste britannique (James Thorold Rogers, 1823-1890) fut traduit dès 1874<sup>23</sup> et l'histoire du

---

20. 人間交際の道より各国の分立する所以、各国の交際、政府の起る所以、政府の体裁、国法風俗及び人民教育等. KEIŌ Gijuku 慶応義塾 (éd.), *Fukuzawa Yukichi zenshū* 福沢諭吉全集 (Œuvres complètes de Fukuzawa Yukichi), t. 1, Tōkyō, 1958, p. 385-86.

21. Avec pour auteurs : les frères Chambers, Arthur Perry, Richard Wathely, Francis Wayland, Henry Fawcett, Amasa Walker, John Cairnes, John Lalor. Cf. le recensement effectué par HORI Tsuneo, *op. cit.*, 1991, p. 11-43.

22. HAYASHI Tadasu 林董 et ŌNO Makoto 大野誠, *Miru keizai-ron* 彌兒經濟論 (La théorie économique de Mill), Kyōto, Shimamura Risuke 島村利助, 27 vol., à partir de 1875.

23. James T. ROGERS (trad. TAKAHASHI Tatsurō 高橋達郎), *Taisei keizai shinron* 泰西經濟新論 (Une nouvelle théorie économique occidentale), 1874-1878, Tōkyō, Monbushō 文部省 (ministère de l'Éducation). Original : *A Manual of Political Economy for Schools and Colleges*, 1856.

commerce britannique de Leone Levi (1821-1888) fut publiée en 1879<sup>24</sup>. La traduction des auteurs allemands demanda plus de temps, mais dès 1881 l'un des pères fondateurs du courant, Wilhelm Roscher (1817-1894), fut traduit et publié<sup>25</sup>. Malgré ces premières ouvertures précoces, le classicisme libéral régna en maître sur la littérature économique japonaise jusqu'en 1889 : entre 1883 et 1888, dix travaux de cette mouvance – dont l'œuvre phare d'Adam Smith<sup>26</sup> – furent ainsi publiés. Cette période d'apogée correspondit à celle de la très libérale politique de déflation à marche forcée imposée par le ministre du trésor Matsukata Masayoshi 松方正義 (1835-1924), dont la fin, en 1886, précipita l'avènement du puissant premier élan industriel dans le pays (le « Boom des entreprises », *kigyō bokkō* 企業勃興).

Aussitôt, l'influence de l'école classique reflua, cédant la place aux travaux de l'école historique allemande qui avait déjà conquis les États-Unis<sup>27</sup> et avait même fini par s'imposer au Royaume-Uni, sanctuaire du libéralisme commercial le plus

---

24. Leone LEVI (trad. TAGUCHI Ukichi 田口卯吉, FUJITA Shizuka 藤田静), *Daiei shōgyō-shi* 大英商業史 (L'histoire du commerce en Grande-Bretagne), Tōkyō, Risshobō 律書房, 1879. Original : *The History of the British Commerce, And of the Economic Progress of the British Nation, 1763-1870*, London, Murray, 1872.

25. Wilhelm ROSCHER (trad. de l'anglais par KOMAI Shigetada 駒井重格), *Keizai kōchō* 経済考徴 (Réflexions économiques), Tōkyō, Senshū gakkō 専修学校, 1881. Original : *Die Grundlagen der National Ökonomie* (Les fondements de l'économie nationale, trad. en anglais par *Principles of Political Economy*, 1878), 1854.

26. Adam SMITH, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 3 vol., London, Stratan et Cadell, 1776, trad. ISHIKAWA Eisaku 石川映作, SEKI Shinpachi 尺振八, *Fukoku-ron* 富國論 (De la richesse nationale), Tōkyō, Keizai zasshi-sha 經濟雜誌社, 3 vol., 1884-1888.

27. Voir Jürgen HERBST, *The German Historical School in American Scholarship: A Study in the Transfer of Culture*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1965.

virulent. List<sup>28</sup>, Wagner<sup>29</sup>, Roscher<sup>30</sup>, Cunningham<sup>31</sup>, Schonberg<sup>32</sup>, Brentano<sup>33</sup>... Toutes les figures de proue du mouvement furent traduites et publiées, et parfois même republiées, en l'espace d'une petite décennie (1889-1898). Cette nouvelle vague accompagna une nouvelle génération de scientifiques japonais formés à l'étranger au moment de l'apogée de l'école historique au niveau mondial. Ils revinrent au Japon marqués par cette dynamique et eurent la chance d'être accueillis à leur retour par un enseignement supérieur en plein développement, notamment concernant les études économiques et commerciales. En 1878, l'université impériale (fondée à Tōkyō en 1877) invita un jeune docteur de l'université Harvard, Ernest Fenollosa (1853-1908), pour inaugurer ses cours en sciences sociales. La discipline économique n'était toutefois pas le fort de ce dernier et son enseignement en matière de « finances » (*rizaigaku* 理財学) ne semble pas avoir marqué la postérité : il fut confié rapidement à un duo japonais, Tajiri Inajirō – voir ci-après – et Shibusawa Eiichi, richissime et célèbre homme

---

28. Friedrich LIST (trad. de l'anglais par TOMITA Tetsunosuke 富田鐵之助 et ŌSHIMA Sadamas 大島貞益), *Rishi Keizai-ron* 李氏經濟論 (L'économie selon M. List), Tōkyō, Watanabe shoten 渡邊書店, 2 vol., 1889.

29. Adolph WAGNER (traducteur inconnu), *Sen happyaku nanajū-nen naishi nanajūichi-nen dokufutsu sensō ni kansuru zaisei-ron* 千八百七十年乃至七十一年獨佛戰爭ニ關スル財政論 (La question financière pendant la guerre franco-prussienne de 1870-71), Tōkyō, Nōshōmushō 農商務省 (ministère de l'Agriculture et du Commerce), 1895.

30. Wilhelm ROSCHER (trad. HIRAZUKA Sadajirō 平塚定二郎, SEKI Sumizō 関澄蔵), *Nōgyō keizai-ron* 農業經濟論 (De l'économie agricole), Tōkyō, Yao shoten 八尾書店, 1892.

31. William CUNNINGHAM (traducteur inconnu), *Seiji oyobi keizai* 政治及經濟 (Politique et économie), Tōkyō, Yao shoten, 1894. Original : *Politics and Economics*.

32. Gustav SCHONBERG, *Kōgyō-ben daini satsu* 工業篇第二冊 (Recueils sur l'industrie, vol. 2), Tōkyō, Gotō Shinpei 後藤新平, 1897. Il s'agissait précisément d'un recueil d'écrits sur la question sociale des travailleurs de l'industrie, nous n'avons trouvé aucun premier volume. Gotō Shinpei 後藤新平 (1857-1929), gouverneur colonial de Taiwan à partir de 1898, était un médecin bureaucrate de l'armée, homme politique conservateur, il réagissait avec cet ouvrage aux premières grèves de masse touchant le Japon en 1896.

33. Lujo BRENTANO (trad. FUKUDA Tokuzō 福田徳三), *Rōdō keizai-ron* 勞働經濟論 (De l'économie et du travail), Tōkyō, Dōbun-kan shuppan 同文館出版, 1899.

d'affaires versé dans les lettres<sup>34</sup>. Tajiri inclut des références allemandes dans son cours<sup>35</sup>, mais c'est avec l'arrivée de Karl Rathgen (1856-1921) à l'université impériale en 1882 que l'influence allemande s'imposa largement en économie, mais aussi en études politiques (voir les notes de cours d'un de ses meilleurs étudiants, Sakatani Yoshio 坂谷芳郎, entre 1882 et 1884)<sup>36</sup>. Pur produit de l'école historique allemande (élève de Schmoller à l'université de Strasbourg)<sup>37</sup>, Rathgen lança un mouvement fort en faveur de cette dernière, gonflant la bibliothèque universitaire d'ouvrages de ses compatriotes<sup>38</sup>. Après des meilleurs étudiants, il vola littéralement la vedette à Fenollosa, qui se concentrait de plus en plus sur les arts<sup>39</sup>. Parallèlement, l'enseignement des études commerciales et économiques était en plein essor en dehors même de l'université impériale, surtout dans les premières universités privées (Senshū 専修 fondée en 1880, Waseda 早

---

34. YAGI Kiichirō 八木紀一郎, *Kindai nihon no shakai keizai-gaku* 近代日本の社会経済学 (Les sciences économiques et sociales du Japon moderne), Tōkyō, Chikuma shobō 筑摩書房, 1999, p. 9-10.

35. SUGIHARA Shirō, *Nihon no keizai shisō-shi* 日本の経済思想史 (Une histoire de la pensée économique au Japon), Ōsaka, Kansai daigaku shuppan-bu 関西大学出版部, 2001, p. 66.

36. En 1980, Sugihara pensait que l'auteur du cours était Fenollosa (SUGIHARA Shirō, *op. cit.*, 1980, p. 32-58), ce qu'il semblait toujours soutenir en 1990 tout en évoquant le rôle de Rathgen (SUGIHARA Shirō, *op. cit.*, 1990, p. 15-16).

37. Erik GRIMMER-SOLEM, *The Rise of Historical Economics and Social Reform in Germany 1864-1894*, Oxford, Clarendon Press, 2003, p. 57.

38. SUGIHARA Shirō, *op. cit.*, 1990, p. 15-16.

39. TAKII Kazuhiro 瀧井一博, « Teikoku daigaku taisei to oyatoi kyōshi kārū rātogen, Doitsu kokkagaku no dendō » 帝国大学体制と御雇い教師カール・ラートゲン ドイツ国家学の伝道 (L'institution de l'université impériale et Karl Rathgen, enseignant allemand : la diffusion de la science politique allemande), *Jinbun gakuhō* 人文學報, vol. 84, 2001, p. 229-30. Voir aussi NOZAKI Toshirō 野崎敏郎, « Kārū rātogen to sono dōjidaijin-tachi, Meiji nihon no chiteki kōryū » カール・ラートゲンとその同時代人たち 明治日本の知的交流 (Karl Rathgen et ses contemporains : les échanges de savoir dans le Japon de Meiji), *Shakai gakubu ronshū* 社会学部論集, vol. 33, 2000, p. 17-34.

稲田 en 1882, le « Cours de Keiō »<sup>40</sup> – *keiō gijuku* 慶応義塾 – en 1891) et les écoles de commerce semi-privées (*shōgyō gakkō* 商業学校) à Tōkyō en 1884, Kōbe en 1885 et Ōsaka en 1885<sup>41</sup>. Là aussi, l'influence allemande alla croissant.

Les étudiants partis se former à l'étranger (particulièrement aux États-Unis) dans les années 1870 et 1880 participèrent activement à ce développement scientifique, poursuivant leurs études à leur retour dans leurs traductions des ouvrages occidentaux, formant les nouveaux apprenants et publiant leurs premiers essais scientifiques. Certains ouvrirent leur propre établissement, comme les fondateurs de l'université Senshū : Komai Shigetada 駒井重格 (1853-1901), premier traducteur de Wilhelm Roscher, et Tajiri Inajirō (voir plus bas), suppléant de Fenollosa à l'université impériale et auteur de la deuxième histoire économique japonaise.

À cette période de traductions massives de l'école historique et de développement des structures d'enseignement supérieur correspondit la parution des premiers ouvrages japonais traitant d'histoire économique. Cela manifestait la maturité précoce et le degré d'intérêt particulièrement fort des scientifiques japonais pour la discipline. Il fallut trois ouvrages sur une dizaine d'années seulement pour qu'émerge un travail véritablement japonais et de qualité comparable avec ce qui pouvait alors être publié en Occident. Nous allons observer comment, à partir d'un premier ouvrage d'introduction « à tâtons » (celui d'Amano Tameyuki), puis en passant par un livre plus abouti (celui de Tajiri Inajirō), arriva enfin la première véritable histoire économique et sociale du Japon (celle de Fukuda Tokuzō).

---

40. « Keiō », du nom de l'ère éponyme (1865-1868) pendant laquelle l'école fut inaugurée par Fukuzawa Yukichi.

41. Ces trois écoles étaient jusqu'alors des « Instituts d'apprentissage commercial » (*shōgyō kōshūjo* 商業講習所) ouverts à Tōkyō en 1876 par Mori Arinori 森有礼 (1847-1889 ; ministre de l'Éducation de 1885 à sa mort), à Kōbe par Fukuzawa Yukichi et à Ōsaka en 1880 par l'État et le grand patronat local – qui soutinrent aussi les deux premiers projets. Le rôle de Mori et Fukuzawa fut capital dans la promotion de ces enseignements et institutions.



### Entre classicisme et approche historique : l'histoire économique d'Amano Tameyuki (1889)

Amano Tameyuki 天野為之 (1861-1938), enseignant à l'École spéciale de Tōkyō 東京専門学校 (actuelle université Waseda), docteur ès Lettres, était avec Fukuzawa Yukichi et Taguchi Ukichi 田口卯吉 (1855-1905)<sup>42</sup> l'une des têtes pensantes du libéralisme au Japon. Il reste célèbre notamment pour avoir créé en 1895 le deuxième grand périodique économique japonais, *Les nouvelles économiques d'Orient* (*Tōyō keizai shinpō* 東洋経済新報), très inspiré du libéralisme britannique et opposé à l'impérialisme nippon. Son premier ouvrage fut ses *Principes d'économie politique* (*Keizai genron* 経済原論), publié en 1888, sans doute la compilation de ses cours résumant l'œuvre de Henry Fawcett (1833-1884)<sup>43</sup>, un célèbre auteur britannique de l'époque oscillant entre libéralisme et cause sociale (militant notamment pour les droits des femmes). L'année suivante, son cours (transcrit par un de ses élèves et publié en novembre 1889) intitulé *L'histoire économique* (*Keizai-shi* 経済史) devait marquer un tournant dans son travail d'économiste. L'ouvrage qui en résulta était nettement plus original que le précédent et proposait une introduction générale à ce champ scientifique entièrement nouveau au Japon.

Le livre s'ouvrait sur une question profonde (*keizaigaku no rekishi towa nanika* 経済学の歴史とは何か) interrogeant autant ce que pouvait être une histoire de la pensée économique qu'une histoire *par* la pensée économique. L'auteur répondait d'ailleurs de manière inclusive : l'histoire économique était pour lui

---

42. Sur Taguchi, en français, voir Pascal HURTH, « Taguchi Ukichi, libéral opiniâtre de l'ère Meiji », *Cipango*, n° 15, 2008, p. 129-174. En japonais voir, MATSUO Hiroshi, *Taguchi ukichi to keizai-gaku kyōkai. Keimō jidai no keizai-gaku* 田口卯吉と経済学協会 啓蒙時代の経済学 (Taguchi Ukichi et la Société des sciences économiques : l'économie de l'ère des Lumières), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha, 1996.

43. Au début du livre il était inscrit avant même le nom d'Amano : 英國 ホーセツト氏 著. Rien dans le livre ne permet d'éclairer cette inscription, il est probable qu'il s'agisse d'une traduction sélective et arrangée de l'ouvrage à succès de Henry Fawcett (économiste britannique de Cambridge) : *Manual of Political Economy*, 1863, réédité sept fois jusqu'en 1907 (1864, 1869, 1874, 1876, 1883, 1888, 1907).



autant l'histoire des « systèmes sociaux » (*shakai no seido* 社會の制度)<sup>44</sup> et des « systèmes économiques » (*keizai seido* 經濟制度)<sup>45</sup> que celle des « différentes théories économiques » (*keizai-gaku shosetsu* 經濟學諸説)<sup>46</sup>. Il évoquait comme références John Stuart Mill, Adam Smith, mais aussi des personnages moins connus aujourd'hui comme le juriste William Blackstone (1723-1780) ou Richard Cobden<sup>47</sup> (1804-1865 ; héraut du libéralisme). Insistant sur le fait que les idées économiques sont liées aux réalités économiques, aux conditions historiques de leur temps, l'œuvre d'Amano présente une certaine originalité : il plaça les grands auteurs de l'école classique au cœur de son approche historique de l'économie, ce qui aurait pu passer en Occident comme une provocation polémique. Il posait deux dimensions à son « histoire-économie » (*keizai rekishi* 經濟歴史) : une dimension « interne » (*naibu* 内部) et une « externe » (*gaibu* 外部). Son ouvrage se concentrait sur les aspects « externes », mais exposait aussi le développement des idées économiques, suivant une chronologie thématique très traditionnelle : Antiquité et Moyen Âge (*jōko oyobi chūsei* 上古及び中世 ; évoquant Aristote, Hérodote et Platon), les temps modernes (*kinsei* 近世) et l'époque contemporaine (*tōkon no jidai* 当今の時代). L'ouvrage n'était d'ailleurs pas chronologiquement déséquilibré, puisque seul un tiers du total était consacré au XIX<sup>e</sup> siècle.

Notons enfin qu'Amano n'évoqua en rien les ouvrages ou les auteurs japonais ou chinois qui auraient pu discourir de l'économie d'une manière ou d'une autre avant lui. Il construisait son ouvrage sur des références exclusivement occidentales. Son ambition de vouloir combiner histoire des faits et des idées économiques est tout à fait remarquable, mais son ouvrage restait limité : il demeurait celui d'un économiste libéral influencé par l'école classique anglo-saxonne. Il lui était donc

---

44. AMANO Tameyuki 天野為之, *Keizai-shi* 經濟史 (L'histoire économique), Senmon gakkō 専門学校, 1889, p. 1.

45. *Ibid.*, p. 3.

46. Cf. aussi *ibid.*, p. 3.

47. Richard Cobden (1804-1869), homme d'affaires devenu homme politique britannique, farouche partisan du libre-échange et du pacifisme, s'opposant à toutes les guerres.

difficile d'aborder la méthode historique qui se développait surtout en Allemagne et dans une opposition radicale à l'école classique.

**L'approfondissement de l'approche historique : Tajiri Inajirō et son *Regard de l'histoire économique* (1899)**

Tajiri Inajirō 田尻稻次郎 (1850-1923) était originaire de la principauté de Satsuma, dans l'extrême Sud de l'archipel. Il s'y fit remarquer pour ses qualités intellectuelles et fut envoyé en 1870 par les autorités seigneuriales pour étudier dans le Nord-Est américain, il avait tout juste vingt ans<sup>48</sup>. Or, le nouvel État impérial abolit aussitôt les structures féodales (dès 1871) et Tajiri se retrouva privé de sa bourse. Obtenant l'aide d'une fondation chrétienne locale, il put néanmoins effectuer de longues études, pendant près de dix ans (1870-79), se spécialisant en économie et en finance – conscient de la rareté de la chose au Japon – jusqu'à devenir docteur en droit de l'université Yale. Il se lia dès son retour au puissant ministre des finances (Ōkuma Shigenobu) – dont il épousa une nièce – et après avoir repris le cours de « finances » (*rizaigaku* 理財学) de Fenollosa à l'université impériale, il fonda l'université Senshū (1880). Il y ouvrit le tout premier département d'économie au Japon. Influencé par Paul Leroy-Beaulieu (qui montra de l'intérêt pour la méthode historique à partir des années 1880)<sup>49</sup> et Roscher, son modèle scientifique était surtout James Thorold Rogers. Il s'inspira des cours donnés par ce dernier à Oxford

---

48. Sur Tajiri, voir Katarin FERBER, "Professionalism as Power: Tajiri Inajiro and the Modernization of Meiji Finance", in Janet HUNTER, Cornelia STROZ (eds), *Institutional and Technological Change in Japan's Economy, Past and Present*, London-New York, Routledge, 2006, pp. 27-42.

49. Jean-Pierre POTIER, "The reception of the German Historical Schools among French economists (1857-1900)", in Jose Luis CARDOSO, Michalis PSALIDPOULOS (eds), *The German Historical School and European Economic Thought*, London, Routledge, 2015, 242 p., p. 35.

entre 1887 et 1888 et publiés en 1892<sup>50</sup> (aussitôt traduits en français en 1892)<sup>51</sup> pour son ouvrage, dont le titre évoque directement celui de Rogers<sup>52</sup>. Tajiri s'inspira de ces « explications économiques de l'histoire »<sup>53</sup>, convaincu que « l'étude de l'économie consiste ainsi en l'explication des événements de l'histoire »<sup>54</sup>. Il se donnait pour objectif de « pouvoir expliquer l'état des sociétés et la répartition des richesses selon le progrès historique de l'humanité en réunissant ses matériaux »<sup>55</sup>, une phrase digne de Gustav Schmoller. Il envisageait une discipline fusionnant l'histoire et l'économie afin que chacune comble les lacunes de l'autre, ce qui fondait la pertinence de l'histoire économique pour Tajiri. Sans la consistance, la profondeur, la capacité à comprendre le cœur des choses (Tajiri utilise l'expression bouddhique de *kan'nō* 感応) de l'histoire, l'économie ne serait que « glose idéologique » (*kūron risō* 空論理想), tandis que l'histoire, elle, ne pourrait saisir la marche du progrès (*shin'un* 進運)<sup>56</sup> sans la capacité à la synthèse, l'abstraction et la catégorisation de l'économie.

Le propos était audacieux pour l'académie japonaise influencée par le libéralisme de Fukuzawa Yukichi : à la manière de Rogers, il voyait dans les théories classiques des « arrière-mondes » de la pensée et ne voyait d'autre méthode pour comprendre la réalité présente que de pénétrer le passé. L'esprit fin de Tajiri exhortait aussi à « observer comment nous pouvons expliquer les faits du passé par la réalité économique »<sup>57</sup>. Tajiri soulignait qu'il s'agissait là d'une

---

50. James T. ROGERS, *The Industrial and Commercial History of England (Lectures Delivered to the University of Oxford)*, London, Arthur Rogers, 1892.

51. James T. ROGERS (trad. E. CASTELOT), *Interprétation économique de l'histoire : cours professé à Oxford en 1887-88*, Paris, Guillaumin et Cie, 1892.

52. TAJIRI Inajirō 田尻稲次郎, *Keizai shigan* 経済史眼 (Le regard de l'histoire économique), Tōkyō, Yūhikaku 有斐閣, 1899.

53. 歴史上ノ経済的の説明 (*ibid.*, p. 1).

54. 経済上ノ研究ハ以テ史乗ノ事績ヲ説明スルニ餘リニアリ (*ibid.*, p. 11).

55. 人類歴史上ノ進行ニ伴ヒ社会ノ状態及富ノ分配等ニ関シ其材料ヲ収集シ之カ説明ヲ下ス (*ibid.*, p. 1).

56. *Ibid.*, p. 1-2.

57. 如何ニ經濟上ノ事實カ史乗ノ事績ヲ説明スル乎ヲ解説セン (*ibid.*, p. 6).

nouvelle méthode à la pointe des sciences sociales et des études historiques dans leur ensemble<sup>58</sup> :

晩近史學ノ新保亦大ニ見ルヘキモノアリ今ヤ歴史ハ宣  
戰講和ノ記録ニ非ズ戰鬪勝利ノ講談ニ非ズ亦王室歴代ノ  
記事ニ非ズ能ク法理ノ發達ヲ論シ憲法々規ノ運用ヲ論シ  
進テ土地勞力及生産事業ノ如何ニ論及スルモノナシトセ  
ス。然トモ其經濟社會ニ關スルモノニ至テハ尚ホ或ハ幼  
児ノ域ヲ脱セサルモノアリ

(...) nous assistons depuis peu à de grands progrès dans la science historique. De nos jours, l'histoire n'est pas une chronique entre guerres et paix, un récit magistral de batailles victorieuses, ou encore la chronologie des souverains successifs, on y débat du droit et de la mise en œuvre des lois fondamentales, ce qui amène à s'interroger sur le travail de la terre et les activités productives. En ce qui concerne l'économie et la société, les choses en sont encore à leurs balbutiements.

Tajiri précisait bien que l'histoire économique était ainsi à la pointe du mouvement, c'est-à-dire « encore à ses balbutiements ». Cela plaçait ses efforts dans le concert de ceux réalisés en Occident. L'assertion peut paraître discutable si l'on considère les travaux allemands en la matière mais elle restait fidèle à la réalité que Tajiri connaissait le mieux : l'histoire économique dans le monde anglophone.

L'ouvrage comportait néanmoins quelques défauts. Son contenu était très éloigné de son objectif donné puisqu'il correspondait à peu près exclusivement à une étude historique de la pensée économique occidentale depuis l'Antiquité jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. D'autre part, Tajiri avait du mal à se défaire de ses références classiques : il citait Smith dans son introduction et ses préoccupations restaient ancrées dans les problèmes du commerce et de la guerre, du rapport entre les États. Il consacrait ainsi de longues pages à la guerre de Sécession (1861-65) et la question du coton – l'un des secteurs clés de l'industrialisation japonaise (premier

---

58. *Ibid.*, p. 4.

poste d'importation du pays sous forme brute et deuxième poste d'exportation sous forme travaillée, après la soie).

L'ouvrage de Tajiri connut un succès durable et fut réédité plusieurs fois, et augmenté, jusqu'en 1911. Il était le premier à être d'une véritable nature scientifique, riche de connaissances nouvelles et synthétiques, réalisant des progrès indéniables depuis le livre d'Amano. Il présentait la problématique générale de l'histoire économique, clamant haut et fort sa nécessité, mais sans en réaliser lui-même une application pratique.

Preuve de la vigueur et la profusion des recherches japonaises en la matière, au moment même de la parution de l'ouvrage de Tajiri au Japon, un étudiant japonais achevait sa thèse en Allemagne, Fukuda Tokuzō, proposant la première véritable application de la méthode historique aux problèmes économiques japonais.

### **Une première histoire économique appliquée au Japon : Fukuda Tokuzō et l'école allemande**

Fukuda Tokuzō 福田徳三 (1871 ?-1930) devint chargé de cours en 1896 à l'École supérieure de commerce de Tōkyō 高等商業学校 après y avoir été formé (licencié en 1894). Il fut ensuite envoyé par le ministère de l'éducation étudier en Allemagne entre 1898 et 1900 où il fréquenta les universités de Leipzig puis de Munich. Il traduisit et commenta Lujo Brentano (1844-1931)<sup>59</sup> dès 1899, le professeur qui l'accueillit à Munich. C'est sous la direction de ce dernier qu'il soutint sa thèse d'économie politique en 1900 : « L'évolution de la société et de l'économie au Japon »<sup>60</sup>. Cette même année, il fut nommé professeur à l'École supérieure de commerce de Tōkyō avant d'en être chassé en 1904 en raison d'un conflit (mal connu) avec le directeur de l'établissement. Il se vit accorder le titre de docteur par l'université impériale de Tōkyō en 1905 et obtint aussitôt une chaire aux Cours de Keiō, après quoi sa thèse allemande fut traduite en japonais et publiée en 1907 sous le titre « De l'histoire économique du Japon » (*Nihon keizaishi-ron*

---

59. LUJO BRENTANO *op. cit.*, 1899.

60. FUKUDA Tokuzō, *Die gesellschaftliche und wirtschaftliche Entwicklung in Japan*, Stuttgart, Cotta, 1900.

日本經濟史論)<sup>61</sup>. C'est cette version que nous analysons, mais nous tenons à souligner l'intérêt qu'aurait une analyse de l'écrit original en allemand de Fukuda.

Voici le sommaire du livre :

- . La migration au Japon du peuple Yamato 大和民族の日本国移住 (*yamato minzoku no nihonkoku ijū*)
- . L'époque de l'expansion du pouvoir impérial 帝権拡張時代 (*teiken kakuchō jidai*)
- . L'époque féodale 封建時代 (*hōken jidai*)
- . L'effondrement de la féodalité et l'établissement d'un État policier 封建国家の崩壊と警察国家の建設 (*hōken kokka no hōkai to keisatsu kokka no kensetsu*)
- . La période de l'État policier despotique 専制的警察国家の時代 (*senseiteki keisatsu kokka no jidai*)

Cet aperçu peut faire croire *a priori* au lecteur occidental qu'il s'agissait là d'une simple application à l'histoire du Japon des catégories historiques occidentales, avec pour axe central une « féodalité » (*hōken* 封建) cadrant chronologiquement avec le Moyen Âge européen : du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles. Permettons-nous ici deux remarques. Tout d'abord, on pourrait inverser la remarque en signifiant que ce sont les catégories occidentales qui se prêtent à la réalité historique japonaise, ce qui est le véritable sens du travail de Fukuda. D'autre part, il faut souligner que la chronologie de Fukuda recèle des anomalies en rapport à ce moule occidental, la plus importante étant selon nous l'exclusion de la période d'Edo (shogunat des Tokugawa) de « l'époque féodale » en la caractérisant comme étant « l'époque de

---

61. FUKUDA Tokuzō (trad. SAKANISHI Yoshizō 坂西由臧), *Nihon keizaishi-ron* 日本經濟史論 (Un essai sur l'histoire économique du Japon), Tōkyō et Ōsaka, Hōbunkan 宝文館, 1907.

l'État policier despotique ». C'était là une originalité car en 1900 les observateurs occidentaux considéraient encore largement le Japon des années 1860 comme un régime « féodal » (la vision de samouraïs en armure manipulant le sabre plongeant l'européen dans son imaginaire médiéval). Fukuda montrait ainsi que le Japon n'était pas « en retard » : sa modernité avait eu elle aussi une période de gestation. Ne pourrait-on pas alors se demander si cette idée ne fut pas celle de son mentor allemand, Brentano, plutôt que celle de Fukuda, réduit au rôle du simple « suiveur » ? Dans son avant-propos à l'édition japonaise, Fukuda expliquait que ce fut Brentano qui lui suggéra son thème de travail mais, dans sa préface, Brentano précisait lui que c'est bien Fukuda qui vint le trouver en lui suggérant *de lui-même* le sujet de son travail.

Le texte de Brentano nous permet de comprendre dans le détail comment la chose fut lancée. L'érudit allemand nous explique que Fukuda affichait toujours un sourire en coin pendant ses cours d'histoire économique, l'œil brillant, et que ce dernier, interrogé sur son attitude, répondit être fasciné de découvrir la similitude entre les histoires japonaise et européenne. Brentano demanda alors à son étudiant de lui présenter la chose et ce dernier fit de ce problème sa thèse. Brentano soulignait ensuite l'indépendance d'esprit de Fukuda, sous cet éloge adressé à tous les Japonais : « ils étudient sereinement et impartialement notre civilisation, en reconnaissant les points forts et en y décelant des points discutables »<sup>62</sup>. Puis, il reprenait la trame de la thèse de Fukuda en la développant pour le lecteur allemand à travers un parallèle historique vertigineux de deux millénaires entre Europe occidentale et Japon, un exercice impressionnant devant être ici résumé afin de comprendre la pertinence de la méthode historique chez un économiste comme Brentano et pour mieux comprendre la démonstration de Fukuda.

Japonais et Allemands étaient présentés comme similaires, issus de deux populations de migrants barbares, organisés en clans dirigés par les anciens et civilisés au contact d'une empire brillant mais décadent (Rome pour les peuples

---

62. 冷静ニ公平ニ吾人ガ文明ヲ研究スルガ故ニ、一方其ノ長ヲ認ムルト共ニ、他方其ノ弊害ノ存スル所ヲ看破スルニ敏シ (FUKUDA Tokuzō, *op. cit.*, 1907, p. 10-11).

germain, la Chine pour le Japon)<sup>63</sup>. L'empereur du Japon serait apparu à la manière du roi des Francs, comme un chef de clans qui se serait imposé aux autres<sup>64</sup>. Le déclin de son pouvoir serait à rechercher dans la formation de pressions extérieures (« sous l'influence de cultures étrangères », chinoise et coréenne) couplées à une décomposition intérieure de type « mérovingien », avec les Fujiwara dans le rôle des « maires du palais » et les sectes bouddhistes dans celui des églises chrétiennes<sup>65</sup>. Les représentants du pouvoir impérial (grands propriétaires) s'érigèrent en potentats et bientôt des guerres d'invasion vers la Corée et la Chine furent lancées, à l'instar des croisades européennes<sup>66</sup>. Les guerriers se civilisèrent peu à peu, la féodalité mutait en un État autoritaire tenu par une seule maison féodale : les Tokugawa au Japon, les Tudor, Richelieu et Louis XIV, ou encore les Hohenzollern en Europe<sup>67</sup>. Il voyait, dans la politique de contrôle des relations extérieures (*sakoku* 鎖国) des Tokugawa, un mercantilisme japonais contemporain des premiers essais européens, avec les mêmes effets développant les forces économiques intérieures et minant en retour le régime politique à sa base. Les samourais étaient vus comme des « junkers japonais » qui, laissés dans l'oisiveté, développèrent de nouvelles idées « nationales » (*kokugaku* 国学) bousculant l'ordre intellectuel établi (le confucianisme) à l'instar des Lumières françaises au même moment<sup>68</sup>. La chute du shogunat et la Restauration impériale de Meiji (1868) étaient ainsi perçues comme correspondant à la révolution britannique de Cromwell (1649) et la Révolution française de 1789, à la différence qu'au Japon elles bénéficièrent d'une aide étrangère.

Pour Brentano, toute cette démonstration avait un sens particulier. Cela alimentait sa propre thèse générale sur le progrès économique des nations et nourrissait le débat particulier sur les bas salaires japonais. Dans sa pensée, la

---

63. Voir *ibid.*, p. 12 par exemple.

64. *Ibid.*, p. 13.

65. *Ibid.*, p. 14.

66. *Ibid.*, p. 15.

67. *Ibid.*, p. 16.

68. *Ibid.*, p. 17.



clé de la « richesse des nations » résidait dans des hauts revenus avec peu de temps de travail : la productivité était la clé du développement. De violentes polémiques relatives au « péril jaune » (*kōka* 黄禍)<sup>69</sup> faisaient alors rage en Europe particulièrement dans le contexte de la Révolte des Boxers (1899-1900) et de la menace commerciale croissante d'une concurrence déloyale au regard des coûts du travail en Extrême-Orient. Or, pour Brentano, il était vain de considérer les bas salaires japonais ou asiatiques comme une mauvaise concurrence puisqu'ils étaient au contraire la garantie d'une productivité médiocre, fruit d'une force de travail de qualité inférieure. Ainsi, la « force de production économique nationale du Japon »<sup>70</sup> ne saurait croître sans que les salaires n'augmentassent eux-mêmes, mettant fin aux menaces de concurrence déloyale<sup>71</sup>. Pour affirmer cela, l'exposé de Fukuda illustrant une évolution similaire entre Europe et Japon était crucial : de la même manière que les Japonais avaient connu une Antiquité, un empire, une féodalité avec une révolution signant sa fin, ils étaient assurément en train de développer leur richesse, leur niveau de vie et donc leur productivité. Brentano n'hésitait pas à affirmer que « seuls les Japonais peuvent égaler ou même dépasser le développement des peuples occidentaux »<sup>72</sup>.

Ces remarques de Brentano nous font comprendre à quel point la thèse de Fukuda n'était pas tant une reproduction du schéma occidental sur le cas japonais qu'une analyse de l'évolution japonaise à destination d'un auditoire occidental (et d'abord allemand), utilisant les termes et concepts occidentaux (en allemand) non pas dans le cadre d'une reproduction du schéma occidental au cas japonais, mais tout simplement parce que Fukuda écrivait en allemand pour un public allemand. Et de ce fait, utilisant les termes allemands pour traiter l'histoire économique du Japon, Fukuda pouvait souligner pleinement la communauté historique, plutôt que les oppositions, entre Japon et Europe occidentale.

L'œuvre de Fukuda rejoignait donc clairement celle de Brentano, prônant

---

69. *Ibid.*, p. 20.

70. 日本ノ国民経済生産力 (*ibid.*, p. 19-20).

71. *Id.*

72. 吾人ト同一ノ発展ヲ遂ゲ若クハ吾人ヲ凌駕セル国民タル日本人ニ限ルト謂ハザルベカラザル (*id.*).

le progrès économique réalisé par un progrès social stimulé par l'action institutionnelle (étatique et syndicale). En termes d'agencement problématique et de logique historique, son ouvrage était proprement révolutionnaire. C'était la première fois qu'un auteur produisait une analyse servant à la fois l'histoire et l'économie du Japon et qu'une démonstration de nature scientifique établissait une évolution comparable, d'égal à égal, entre Japon et Europe occidentale.

Si la démonstration était effectivement scientifique, fondée sur des documents, nous devons aussi en évoquer les limites. Fukuda ne put travailler qu'avec peu de documents, et de nature particulière : des sources très officielles et classiques (chroniques impériales, etc., qu'il se fit envoyer depuis le Japon par ses proches). Néanmoins, il n'avait guère le choix : il était le pionnier du genre et il était bien naturel de faire d'abord appel aux sources traditionnellement utilisées au Japon jusqu'alors. D'autre part, il en fit un usage si original (une histoire économique et non politique) que ce point ne saurait porter ombrage outre-mesure à l'ouvrage. Ce problème du développement d'une histoire basée sur une exploitation approfondie des sources premières (comme défendu par Ranke) butait sur de grandes difficultés : au Japon, en 1900, les archives politiques n'étaient pas ouvertes au public et les archives économiques ou populaires (notes journalières de marchands ou d'administrateurs par exemple) restaient encore à collecter...

De retour au Japon, la pensée de Fukuda trouva un écho immédiat : la « question sociale » (*shakai mondai* 社会問題) avait éclaté au niveau national avec les grandes grèves de 1896 et 1897 et quelques uns des premiers haut-fonctionnaires japonais formés en Allemagne (envoyés notamment par Rathgen) avaient déjà formé un premier cocon réformiste en créant la Société d'études de la politique sociale (*shakai seisaku gakkai* 社会政策学会, fondée en 1897), poussant l'État à légiférer afin de contraindre les entreprises à hausser le niveau de vie des travailleurs<sup>73</sup>. Fukuda rejoignit tout naturellement ce groupe dont la pensée et l'action marquèrent les décennies à venir et il travailla aussitôt à traduire

---

73. Voir Bernard THOMANN, *op. cit.*, 2015, p. 106-107.

un recueil de travaux de Brentano, Wagner et Schmoller, lequel parut au Japon en 1902<sup>74</sup>.

## Conclusions et ouvertures

Grâce aux travaux de leurs prédécesseurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, à leurs qualités intellectuelles et à leur ouverture d'esprit exceptionnelle, les penseurs japonais de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle purent développer leurs travaux économiques, comprenant aisément les ouvrages occidentaux, à la fois dans leur profondeur et dans leur diversité. Ils s'essayèrent autant à la pensée classique qu'à la méthode historique, lisant autant les auteurs français et britanniques qu'allemands ou américains, produisant une critique des uns par les autres et par eux-mêmes. Nous avons vu que dès le départ ce mouvement d'intérêt dépassait les cercles dirigeants pour s'étendre à de nombreuses structures d'enseignement supérieur privées, à tout un nouveau public étudiant et à de nombreux enseignants, une sorte de « société de l'intelligence ». Les deux premiers auteurs s'essayant à l'histoire économique (Amano et Tajiri) furent d'abord des libéraux d'inspiration classique : ces derniers faisaient montre d'une ouverture d'esprit, d'une curiosité et d'une force intellectuelles tout à fait originales, caractéristiques de l'attitude scientifique moderne, à l'opposé de tout « suivisme », sauf à considérer ce dernier comme une des conditions nécessaires à l'émergence de l'esprit scientifique lui-même. Une première synthèse nationale de l'histoire économique fut réalisée une décennie seulement après que le premier ouvrage en la matière fut publié, devançant de plusieurs décennies la première histoire économique générale de la France (rédigée en 1929 par Henri Sée)<sup>75</sup>.

Concernant la qualité intrinsèque des ouvrages en question, nous avons souligné leur qualité synthétique et leur audace stimulante, sans pour autant

---

74. Lujo BRENTANO, Adolf WAGNER, Gustav SCHMOLLER (trad. FUKUDA Tokuzō, SEKI Hajime 関一), *Saikin shōsei keizai-ron* 最近商政経済論 (Essai sur l'économie et la politique commerciale contemporaines), Tōkyō, Ōkura shoten 大倉書店, 1902.

75. Henri SÉE, *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*, Paris, F. Alcan, 1929, 560 p.

ignorer leurs défauts. Amano, Tajiri et Fukuda partageaient la même curiosité intellectuelle pour la nouvelle méthode historique, mais ils n'en attendaient pas la même chose et n'avaient pas les mêmes capacités pour l'appliquer. Amano semblait trop attaché au libéralisme pour réellement développer l'approche historique ; ironiquement, il est pourtant l'auteur du premier ouvrage pionnier en la matière. Tajiri fit preuve de plus de souplesse : d'abord acquis aux théories classiques, son métier de haut-fonctionnaire au Trésor le poussa à préférer le réalisme historique d'inspiration allemande valorisant l'action étatique. Son ouvrage était bien plus abouti que celui d'Amano, dessinant avec pertinence les contours problématiques de l'histoire économique, tout en restant incapable d'y répondre. Fukuda fut le premier à fournir une réponse appuyée, sa thèse de doctorat élaborant une analyse du développement économique et social japonais permettant de placer le pays sur l'échiquier mondial face aux nations occidentales. Cela constituait en soi un premier aboutissement dans le développement de la science économique au Japon. Enrichi par l'étude détaillée de toutes les positions doctrinales et méthodologiques développées jusqu'alors, le milieu scientifique japonais d'alors peut difficilement être considéré comme retardataire.

L'œuvre de Fukuda était à la pointe de ces avancées, et elle en montrait aussi certaines lacunes : à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, le développement de la science économique au Japon renvoyait à la nécessité de développer les sciences historiques. Ce travail demanda encore de longues années d'efforts, dont l'*Histoire économique du Japon* de Takekoshi Yosaburō (1865-1950) parue en 1920 marqua un premier aboutissement admirable<sup>76</sup>.

Prendre la mesure de ce développement de la science économique grâce à la méthode historique au Japon nous permet de mieux apprécier la dimension mondiale (et non seulement occidentale) du développement de la science à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cela nous permet aussi de renverser la vision comparatiste

---

76. Son travail s'appuyait sur de très nombreuses archives de première main (auxquelles Takekoshi eut accès grâce à ses hautes responsabilités politiques et professionnelles), malheureusement il ne les référença pas de manière systématique. Voir Alexandre ROY, « La maturation d'une discipline scientifique dans le Japon de l'ère de Taishō. *L'histoire économique du Japon* selon Takekoshi Yosaburō (1920) », in Yves CADOT, Tomomi ŌTA, Rémi SCOCCIMARRO (éd.), *Japon Pluriel 10*, Arles, Picquier, 2014, p. 337-346.

habituellement adoptée – considérant le Japon comme un « suiveur » : les travaux japonais étaient originaux et riches d'une grande ouverture d'esprit et la synthèse générale esquissée par Fukuda devançait de trois décennies la première histoire économique générale de la France par Henri Sée... Considéré ainsi, le Japon de 1900 apparaît comme un développeur à la pointe, bien plus que comme un « suiveur » à la traîne, d'une modernité scientifique toujours en pleine mutation. Or, si les scientifiques japonais participaient dès lors de plain-pied aux progrès universels de la science, il restait encore à ce qu'ils soient reconnus « universellement » comme tels...

## Bibliographie

AKIMOTO Ritsuo 秋元律郎, *Nihon shakaigaku-shi* 日本社会学史 (L'histoire de la sociologie japonaise), Tōkyō, Waseda daigaku shuppan-bu 早稲田大学出版部, 1979, 352 p.

BARTHOLOMEW James R., *The Formation of Science in Japan. Building a Research Tradition*, Yale University Press, 1989, 390 p.

BRENTANO Lujo (trad. FUKUDA Tokuzō 福田徳三), *Rōdō keizai-ron* 労働經濟論 (De l'économie et du travail), Tōkyō, Dōbun-kan shuppan 同文館出版, 1899.

BRENTANO Lujo, WAGNER Adolf, SCHMOLLER Gustav (trad. FUKUDA Tokuzō, SEKI Hajime 関一), *Saikin shōsei keizai-ron* 最近商政經濟論 (Essai sur l'économie et la politique commerciale contemporaines), Tōkyō, Ōkura shoten 大倉書店, 1902, 253 p.

CRAIG Albert M., *Civilization and Enlightenment: The Early Thought of Fukuzawa Yukichi*, Cambridge Massachussets, Harvard University Press, 2009, 220 p.

FENG Tianyu 馮天瑜, « Chūgokugo nihongo seiyōgo kan no sōgo denpa to hon.

yaku no purosesu ni okeru “keizai” to iu gainen no hensen » 中国語日本語  
西洋語間の相互伝播と翻訳のプロセスにおける「経済」という概念  
の変遷 (L'évolution du concept d'« économie » dans ses traductions et  
transferts entre les langues chinoise, japonaise et occidentales), *Nihon kenkyū*  
日本研究, n° 31, 2005, p. 159-190.

FERBER Katarin, “Professionalism as Power: Tajiri Inajiro and the Modernization  
of Meiji Finance”, in HUNTER Janet, STROZ Cornelia (eds), *Institutional and  
Technological Change in Japan's Economy, Past and Present*, London-New York,  
Routledge, 2006, pp. 27-42.

FUKUDA Tokuzō, *Die gesellschaftliche und wirtschaftliche Entwicklung in Japan*,  
Stuttgart, Cotta, 1900, 190 p.

FUKUDA Tokuzō (trad. SAKANISHI Yoshizō 坂西由臧), *Nihon keizaishi-ron* 日  
本経済史論 (Un essai sur l'histoire économique du Japon), Tōkyō et Ōsaka,  
Hōbunkan 宝文館, 1907, 295 p.

FUKUTAKE Tadashi 福武直, « Nihon shakaigaku » 日本社会学 (La sociologie  
japonaise), in ATOJI Yoshio 阿閉吉男, NAITŌ Kanji 内藤莞爾 (dir.),  
*Shakaigaku-shi gairon* 社会学史概論 (Introduction à l'histoire de la  
sociologie), Tōkyō, Keisō shobō, 2000, 516 p.

GONON Anne, « État de la sociologie au Japon », in GALAN Christian et *idem*,  
*Le Monde comme horizon : l'état des sciences humaines et sociales au Japon*,  
Arles, Picquier, 2008, p. 295-324.

GRIMMER-SOLEM Erik, *The Rise of Historical Economics and Social Reform in  
Germany 1864-1894*, Oxford, Clarendon Press, 2003, 352 p.

HORI Tsuneo 堀経夫, *Meiji keizai shisō-shi* 明治経済思想史 (Histoire de la  
pensée économique de Meiji), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha 日本経済評  
論社, 1991 (éd. augmentée, 1<sup>ère</sup> édition en 1975), 562 p.

HORIUCHI Annick, GIRARD Frédéric, MACÉ Mieko (dir.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : paysage intellectuel du Japon, xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles*, Paris-Genève, Droz, 2002, 524 p.

HURTH Pascal, « Taguchi Ukichi, libéral opiniâtre de l'ère Meiji », *Cipango*, n° 15, 2008, p. 129-174.

KAWAI Takao 川合隆男, *Kindai nihon shakaigaku no tenkai* 近代日本社会学の展開 (Le développement de la sociologie japonaise moderne), Tōkyō, Kōsei-sha Kōseikaku 恒星社厚生閣, 2003, 446 p.

MATSUO Hiroshi, *Taguchi ukichi to keizai-gaku kyōkai. Keimō jidai no keizai-gaku* 田口卯吉と経済学協会 啓蒙時代の経済学 (Taguchi Ukichi et la Société des sciences économiques : l'économie de l'ère des Lumières), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha, 1996, 394 p.

MIYANAGA Takashi 宮永孝, *Shakai-gaku denrai kō. Meiji taishō shōwa no nihon shakaigaku-shi* 社会学伝来考 明治・大正・昭和の日本社会学史 (Legs pour la sociologie. Une histoire de la sociologie japonaise, pendant les ères de Meiji, Taishō et Shōwa), Tōkyō, Kadokawa gakugei shuppan 角川学芸出版, 2011, 598 p.

MIZUTA Hiroshi (ed.), *Western Economics in Japan: The Early Years*, vol. 1, Bristol, Thoemmes Press, 1999, 2816 p.

MORI Toshihiko, "Liang Qichao and Western Modernity: An Analysis of His Translations of the Term 'Political Economy'", in FOGEL Joshua (ed.), *The Role of Japan in Jiang Qichao's Introduction of Modern Western Civilization to China*, Berkeley, University of California, 2004, pp. 15-39.

MORRIS-SUZUKI Tessa, *A History of Japanese Economic Thought*, New York, Routledge, 1989, 224 p.

NOZAKI Toshirō 野崎敏郎, « Kāru rātogen to sono doujidaijin-tachi, Meiji

nihon no chiteki kōryū » カール・ラートゲンとその同時代人たち  
明治日本の知的交流 (Karl Rathgen et ses contemporains : les échanges  
de savoir dans le Japon de Meiji), *Shakai gakubu ronshū* 社会学部論集,  
vol. 33, 2000, p. 17-34.

OCHIAI Kō, “The Shift to Domestic Sugar and the Ideology of ‘The National Interest’”, in GRAMLICH-OKA Bettina, SMITS Gregory (eds), *Economic Thought in Early Modern Japan*, Boston, Brill, 2010, pp. 89-110.

POTIER Jean-Pierre, “The Reception of the German Historical Schools among French Economists (1857-1900)”, in CARDOSO Jose Luis, PSALIDOPOULOS Michalis (eds), *The German Historical School and European Economic Thought*, London, Routledge, 2015, 242 p., pp. 22-41.

PYLE Kenneth B., “Advantages of Followership: German Economics and Japanese Bureaucrats, 1890-1925”, *The Journal of Japanese Studies*, vol. 1, n°. 1, 1974, pp. 127-164.

ROGERS James T., *The Industrial and Commercial History of England (Lectures Delivered to the University of Oxford)*, London, Arthur Rogers, 1892, 316 p.

ROY Alexandre, « La maturation d'une discipline scientifique dans le Japon de l'ère de Taishō. *L'histoire économique du Japon* selon Takekoshi Yosaburō (1920) », in CADOT Yves, ŌTA Tomomi, SCOCCIMARRO Rémi (éd.), *Japon Pluriel 10*, Arles, Picquier, 2014, p. 337-346.

SÉE Henri, *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*, Paris, F. Alcan, 1929, 560 p.

SHIONOYA Yuichi (ed.), *The German Historical School*, London, Routledge, 2000, 224 p.

SOUM Jean-François, *Nakae Tōju (1608-1648) et Kumazawa Banzan (1619-1691). Deux penseurs de l'époque d'Edo*, Paris, Collège de France, 2000, 505 p.



SUGIHARA Shirō 杉原四郎, *Nihon keizai shisō-shi ronshū* 日本経済思想史論集 (Recueil sur l'histoire de la pensée économique au Japon), Tōkyō, Mirai-sha 未来社, 1980, 412 p.

SUGIHARA Shirō, *Nihon no keizai shisōka-tachi* 日本の経済思想家達 (Les penseurs économistes japonais), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha, 1990, 324 p.

SUGIHARA Shirō *et al.*, *Nihon no keizai shisō yonhyaku-nen* 日本の経済思想四百年 (Quatre cents ans de pensée économique japonaise), Tōkyō, Nihon keizai hyōron-sha, 1990, 429 p.

SUGIHARA Shirō, TANAKA Toshihiro (eds), *Economic Thought and Modernization in Japan*, Cheltenham/Northampton (UK/USA), Edward Elgar, 1998, 182 p.

SUGIHARA Shirō, *Nihon no keizai shisō-shi* 日本の経済思想史 (Une histoire de la pensée économique au Japon), Ōsaka, Kansai daigaku shuppan-bu 関西大学出版部, 2001, 325 p.

SUGIYAMA Chūhei, "The Development of Economic Thought in Meiji Japan", *Modern Asian Studies*, vol. 2, n° 4, 1968, pp. 325-341.

TAJIRI Inajirō 田尻稻次郎, *Keizai shigan* 経済史眼 (Le regard de l'histoire économique), Tōkyō, Yūhikaku 有斐閣, 1899, 529 p.

TAKII Kazuhiro 瀧井一博, « Teikoku daigaku taisai to oyatoi kyōshi kārū rātogen, Doitsu kokkagaku no dendō » 帝国大学体制と御雇い教師カール・ラートゲン ドイツ国家学の伝道 (L'institution de l'université impériale et Karl Rathgen, enseignant allemand : la diffusion de la science politique allemande), *Jinbun gaku* 人文學報, vol. 84, 2001, p. 219-246.

THOMANN Bernard, *La Naissance de l'État social japonais*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 2015, 450 p.

WAYLAND Francis, *Elements of Political Economy*, Gould, Kendall, Lincoln, Boston, 1837, 406 p.

WILL Pierre-Étienne, *Bureaucracy and Famine in Eighteenth-Century China*, Stanford University Press, 1990, 384 p.

WILL Pierre-Étienne, WONG Bin R. (eds), *Nourish the People*, Ann Harbor, Michigan University Press, 1991, 638 p.

YAGI Kiichirō 八木紀一郎, *Kindai nihon no shakai keizai-gaku* 近代日本の社会経済学 (Les sciences économiques et sociales du Japon moderne), Tōkyō, Chikuma shobō 筑摩書房, 1999, 252 p.

Résumé : Si la question du développement de la puissance économique japonaise est encore peu étudiée en France, la question du développement de la science économique au Japon l'est encore moins. Notre travail traite ici de ce dernier point, avec une attention particulière concernant le développement de la méthode historique d'inspiration allemande, qui fut au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle la plus dominante à l'échelle mondiale en matière économique. Contre la théorie d'un simple « suivisme », nous montrons que les travaux japonais ont rapidement, sinon aussitôt, fait preuve d'une qualité tout à fait comparable à ce qu'il pouvait se faire en « Occident » au même moment, se montrant à la pointe et non à la traîne du développement scientifique. Pour cela nous insistons d'abord sur la maturité intellectuelle qui a permis l'assimilation au Japon de la problématique de « l'économie politique » occidentale, soulignant la multitude des travaux de traduction et d'enseignement nous montrons que les scientifiques japonais ont embrassé toute la diversité des différentes approches occidentales, le classicisme libéral d'inspiration franco-britannique mais aussi la méthode historique d'inspiration allemande. Nous présentons les trois premiers travaux japonais développant la méthode historique, entre 1889 et 1900, montrant leur rapide montée en gamme, avec pour point d'orgue le travail de Fukuda Tokuzō,

d'une qualité remarquable, se plaçant en tête du front pionnier d'une science moderne en constant renouvellement.

Mots-clés : histoire des idées, Japon, économie, Meiji, science moderne, Fukuda Tokuzō, Tajiri Inajirō, Amano Tameyuki

*Abstract: In French historiography, research focusing on Japan's economic power is gradually developing, and yet, the study of the emergence of economics as a scientific field in modern Japan has yet to be fully undertaken. The present work grapples with this phenomenon, with a particular focus on the influence of the historical method, which constituted the dominant model during the second half of the 19<sup>th</sup> century. As a way to debunk the simplistic theory of a blind, unquestioning Japanese conformity to this model, we will show that Japanese works at the time quickly – if not immediately – made show of the same quality as what was done in “the West”; far from lagging behind their Western counterparts, these were in fact cutting-edge works. This was first and foremost due to intellectual maturity, which allowed the assimilation, in Japan, of the problematic of Western “political economy”. As we can see by the plethora of texts, translated into Japanese, pertaining to this theme, as well as its teaching, Japanese scientists embraced all matter of Western approaches, be it classical liberalism, inspired by France and Great Britain, or the historical method, inspired by Germany. We will present the first three Japanese works presenting the latter, written between 1889 and 1900, and we will show their swift upgrade in content, culminating with the remarkable work of Fukuda Tokuzō, which became the forerunner of a modern science, economics, which was constantly renewing itself.*

*Keyword: Intellectual history, Japan, economics, Meiji, modern science, Fukuda Tokuzō, Tajiri Inajirō, Amano Tameyuki*

キーワード： 日本経済思想史・明治期・福田徳蔵・田尻稻次郎・天野為之